

# 1

Port Angeles, État de Washington, été 1988.

Ray: « Plus je vieillis, plus je sens que j'appartiens à quelque chose, que je suis un intermédiaire, oui, ou un instrument. Pas au sens religieux. Il s'agit de sentir qu'on partage, pas seulement avec les lecteurs, les écrivains ou les artistes vivants, mais avec les disparus aussi. Je crois que c'est Ezra Pound qui disait: "Ce qui compte, c'est qu'il existe de grands poèmes. Savoir qui les a écrits n'a pas d'importance." À un certain âge ou dans les moments importants de sa vie, la question, quand on se regarde dans la glace, c'est: est-ce que j'ai trahi ou abandonné l'enfant que j'étais? Quand je me regarde dans le miroir, j'ai devant moi un type serein dont le rêve le plus intime a été exaucé. La mort s'efface devant ça. Tu comprends? »

## 2

Yakima, État de Washington, été 1953.

Maryann : Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Ray : Je veux devenir écrivain.

Maryann : Écrivain ! Tu crois que tu en as les capacités ?

Ray : Oui. Pourquoi ?

## 3

Port Angeles. En fin de matinée, ce 6 juin 1988, Ray Carver lève les yeux sur le ciel limpide, inspire profondément et s'engouffre dans sa Mercedes. Son médecin vient de lui annoncer qu'aucun traitement ne viendrait à bout des tumeurs qui rongent ses poumons. Une lourde opération et deux mois de radiothérapie n'auront pas suffi.

« Combien de temps ?

– Difficile à dire, chaque cas est particulier et...

– S'il vous plaît.

– Entre deux et six mois. Peut-être plus, vous êtes costaud.

Êtes-vous croyant ?

– Je vais y penser... »

Raymond Carver vient d'avoir cinquante ans.

Effroi. Incrédulいた. Vertige. Le paysage se dérobe, le monde tourbillonne devant lui et à travers lui. Il se cramponne au volant comme si d'une seconde à l'autre il allait tomber dans un abîme

et disparaître. Il enlève sa perruque et remet sa casquette de base-ball, la même que celle qu'il portait gamin les dimanches de matchs. Il inspire profondément. Dehors, le ballet d'un couple de colibris attire son attention. Il pense à Tess, à ses enfants, à ses parents. Une image de son père lui revient clairement : c'est un soir d'été, il rentre du travail en sifflotant, salopette noircie et cantine à la main, il lui fait un clin d'œil. Son père, mort à cinquante-trois ans.

« Désolé, P'pa. Je n'aurai pas fait mieux que toi. Mais j'ai été plus heureux. Dix ans. Sans compter mes années de jeunesse et les premiers temps avec Maryann. J'ai longtemps galéré, je me suis perdu en chemin, mais la roue a fini par tourner. Jusqu'à quarante ans, la vie m'a brisé, puis elle s'est mise à me sourire. Dix ans sans alcool et des livres traduits en japonais, en hébreu, tu te rends compte ? Des années à se lever sans gueule de bois, à se dire : "Aujourd'hui pas de souci, pas de dettes, pas de compromis, d'aucune sorte, rien entre ma machine à écrire et moi." Se connaître demande du temps, pas mal de ressources et un peu de chance. Je me suis rencontré. Le pactole. Une vie sans insultes ni frustrations et payé à plein-temps pour ce que je sais faire de mieux. Une compagne aimante. De vrais amis. Et des lecteurs, plus nombreux à chaque livre. Une telle chance ne peut pas durer. Mais j'ai le sentiment d'avoir accompli quelque chose... »

Au feu rouge, il remarque que ses mains tremblent.

## 4

Ray contemple le détroit de Juan de Fuca. Le ciel est dégagé, l'île de Vancouver se dessine à l'horizon. Ses larges épaules se mettent à trembler. Il pleure. Sans larmes, mais il pleure. Il a besoin de s'accorder un moment, de reprendre pied. Le rythme

du ressac est apaisant. Il se souvient de son premier hiver passé ici, des élans de liberté, de l'enivrement de la solitude. C'était hier. Ses dix dernières années ont filé comme un film passé en accéléré.

À l'approche de la Marina, Ray prend le chemin de Ridge House, son repère qui domine l'Olympic Peninsula où il se sent mieux que partout ailleurs. Tess lui fait signe depuis l'étage. Elle connaît le verdict. Sur le deck, ils s'enlacent. «Je serai encore là demain et après-demain, la semaine prochaine et la suivante, le mois prochain et celui d'après. Profitons de ce sursis. Je ne me sens pas si mal. Qui sait? Personne n'est à l'abri d'un bon coup du sort!»

Ray propose à Tess d'aller faire un tour sur les bords de la grande rivière, aux alentours de Sequim. Il va d'abord travailler un moment.

Installé à sa table de travail, il s'arrête sur le portrait d'Anton Tchekhov punaisé au-dessus de sa vieille machine à écrire. Assis sur les marches d'une terrasse, une canne à la main, son chien Quinine endormi contre lui, l'écrivain russe semble le regarder. Au gré de ses déménagements, il a épinglé cette photo dans tout ce qui lui a servi de bureau : garage, cagibi, dessous d'escalier. Il a perdu pas mal de documents en route, des photos de ses parents et de ses gosses, des paquets de lettres, mais il a veillé à conserver ce portrait. Sous ce regard, impossible de faire semblant. D'autant que Tchekhov lui parle, le guide, le rappelle à l'ordre : «*Il faut construire la phrase, tout l'art de l'écrivain est là!*» «*La brièveté avant tout. Et la simplicité.*» «*La langue doit s'inscrire directement dans le cerveau.*» «*Non, un seul détail suffit!*»

Fréquenter Tchekhov pendant trente ans lui a aussi appris que meilleur on est, plus on est bienveillant envers les hommes et envers toutes choses.

Ray aime ces moments d'intimité, de calme et de silence. Depuis qu'une obscure revue de l'Arizona, *Targets*, a publié un de ses poèmes dans un numéro où Bukowski était au sommaire, sa joie d'écrire est sans bornes. Depuis l'âge de dix-huit ans, il n'a jamais eu envie de faire autre chose. Il a trouvé sa raison d'être.

Quand il relève la tête, la lumière a faibli. Sur la page, un poème a vu le jour. Les ratures sont nombreuses, des retouches sont à prévoir, mais l'essentiel est là. Il va le laisser reposer. «*Il faut travailler, travailler avec amour, avec foi.*»

## 5

Tess l'accueille avec les muffins dont il raffole. La cortisone à hautes doses creuse l'appétit. Ils prennent une tasse de café, derrière la baie vitrée le soleil décline. Ici, au Nord-Ouest du pays, la nuit tombe de bonne heure. «Désolé pour la promenade. Nous irons demain, c'est promis.»

Tess est fière des photos prises lors des dernières cérémonies. Au cours du mois de mai, Ray a reçu une Creative Arts Award Citation par la Brandeis University, il a été nommé Docteur honoris causa de l'Université de Hartford et intronisé à l'American Academy and Institute of Arts and Letters. Ray s'en amuse : «C'est à se demander si on n'a pas accès à mon dossier médical! J'échangerais volontiers tout ça contre une paire de poumons, même d'occasion.»

## 6

À l'aube, l'agent de Ray a téléphoné de New York pour annoncer qu'*Errand* venait d'obtenir la place d'honneur dans le recueil des meilleures nouvelles de l'année. Pour fêter ça, Tess s'est mise au piano pour jouer une sonate de Haendel avant de préparer une montagne de pancakes.

Ray s'occupe de son courrier. Les sollicitations sont nombreuses. Les piles de manuscrits qui s'entassent sous son bureau lui donnent parfois l'envie de s'enfuir comme si la corbeille prenait feu. Des lettres lui mettent du baume au cœur. Laisser une empreinte dans l'esprit des lecteurs a toujours été son objectif. Ce jour, une lectrice allemande lui souhaite force et courage face à la maladie. Recevoir des marques de sympathie de New York, Londres, Paris ou Tokyo, il n'osait même pas en rêver. À Clatskanie, son village natal de l'Oregon, on projette de donner son nom à une salle de la bibliothèque. Sur une enveloppe réexpédiée par Random House, son éditeur, le tampon du comté de Klamath, Californie, lui tape dans l'œil. Klamath. Le coin où son père est parti travailler seul et mal-en-point, après la pire période de sa vie.

C'était l'année 1964. À cinquante et un ans, même s'il donnait le change après sept ans d'enfer, quelque chose en lui était brisé. Un séjour à l'hôpital psychiatrique avec séances d'électrochocs, des dettes qui s'accumulaient et son mariage qui battait de l'aile n'avaient fait qu'aggraver son alcoolisme et l'enfoncer dans la dépression. En l'espace de quelques années, son père avait tout perdu. Sa maison, sa voiture, sa dignité, jusqu'à sa virilité, son épouse savait s'en plaindre. Les Carver étaient installés à Yakima, dans l'État de Washington, et partir seul pour tenter de refaire

surface était un défi que Raymond Carver père se devait de relever. On lui proposait un poste d'affûteur, que savait-il faire d'autre? Ses enfants étaient loin, où exactement? Rien ne le retenait. Il devait prendre un nouveau départ. C'était sa dernière chance. Klamath. Crescent City. Klamath. Là où sa femme le retrouverait mort, un matin de juin, trois ans plus tard.

## 7

Aux journalistes qui l'interrogent sur sa jeunesse, Ray a l'habitude de répondre qu'il ne vit pas plus de cinq minutes par mois dans le passé. Que par chance, une mauvaise mémoire lui a permis d'oublier des péripéties de sa « première vie ». « On ne peut pas changer ce qui a été et je ne peux pas me permettre d'avoir des regrets », dit-il. Mais les années de vache maigre l'ont marqué au fer rouge. Son fils exilé en Allemagne, sa fille longtemps alcoolique et dépressive, son ex-femme toujours présente et sa mère qui ne lui a rien épargné depuis la mort de son mari n'ont cessé de lui rafraîchir la mémoire. Entre le 7 juin 1957, jour où naît Christine LaRae, son premier enfant, et le 2 juin 1977, quand il touche le fond, le périple a été mouvementé. Après une vie brûlée aux feux de l'alcool, du mariage, du divorce, violence et culpabilité incluses, il a trouvé la force de se relever. De renaître. Il a tiré les leçons de ses erreurs. Il a écrit. Il a appris à aimer « Tout ce qui le grandit ». Il n'a fait que s'élever et devenir Carver. « Tout ça fait de moi qui je suis. C'est mon histoire. Ce avec quoi je vis chaque jour. »

Klamath. Le simple nom de cette petite bourgade fait jaillir en lui des souvenirs. Un certain Joe Buck, collègue et ami de son père durant ses dernières années, lui écrit :

JOE BUCK  
1957 BUSH ROAD  
707 KLAMATH (CA)

15 mai 1988

Monsieur,

Il y a deux ans, le journal du coin a proposé une sélection de bons livres dont l'un des vôtres. Je ne suis pas un grand lecteur, mais votre nom m'était familier. Carver : jeunesse passée à Yakima. Auteur d'une dizaine d'ouvrages... Il se trouve, il y a près de vingt-cinq ans de ça, que je fus l'ami de votre père. Collègue à la scierie et ami des bons et mauvais jours. Sa disparition m'a fichu un coup. Nous avions le même âge. Je me souviens, Ray parlait de son fils qui voulait devenir écrivain. Qui n'avait que ça en tête, disait-il. Un soir de paie, dans un bar, il a fait circuler un magazine qui publiait un de vos poèmes avant d'offrir une tournée générale. Il était pas peu fier. Je n'ai rien oublié de ces années, Dieu sait que Raymond a connu de sales moments ainsi qu'une triste fin. Je ne sais pas quand ces messieurs de New York – j'écris à l'adresse qui figure au dos de votre livre – vous remettront cette lettre, ni même si elle vous parviendra un jour, mais je tenais à dire que votre père serait fier de vous. Vos livres dans les librairies, des articles plein les journaux et peut-être même des reportages à la télévision qui sait... Tout ça le remplirait de fierté. J'ai aussi connu votre mère, qui ne m'aimait guère, je dois dire. Rapport à la boisson, voyez bien... Si vous passiez un jour dans les parages, j'aurais bien des choses à vous raconter et je serais heureux de vous serrer la main.

Joe Buck

Dans la soirée, Ray présente son travail des derniers mois : des dizaines de pages tapées à la machine recouvrent la table de la cuisine. « Avec quelques poèmes de jeunesse et ceux que je compte écrire, des extraits de Tchekhov, de Milosz, de Spender et de quelques autres, j'ai de quoi faire une anthologie qui me ressemble. Le livre de ma vie. »

Ray annonce à Tess qu'il souhaite partir deux ou trois jours du côté de Yakima, histoire de revoir les coins qu'il apprécie et de saluer son oncle Bill et sa tante Vonda. « Tant que j'en ai la force. »

## 8

Ray rassemble ses derniers textes et trie ses archives. Les contrats sont classés. Il glisse une feuille blanche dans sa vieille Smith Corona, réfléchit aux questions posées par une revue et commence à taper.

Écrire des poèmes est une bénédiction, il ne sait pas d'où ils viennent. C'est un mystère. Quand il écrit des poèmes, explique-t-il, il ignore s'il se remettra à des nouvelles un jour. Quand il écrit de la poésie, tout ce qu'il touche se transforme en poésie. Il y a des moments importants dans la vie de chacun, tous les jours, qui peuvent devenir de la littérature. « On doit être vigilant et leur prêter attention. » Un écrivain, expérimenté ou non, ne doit pas tricher. Il doit écrire avec autorité sur ce qui le concerne et sur ce qui le touche – pas sur ce qui devrait le toucher – mais sur ce qui le touche VRAIMENT.

Son nouveau recueil de poèmes est quasi prêt. « Je pense que je vais durer, et pas seulement durer : je vais grandir. » Il a beaucoup de chance. Chaque jour est un pur régal.

En fin de matinée, Ray sort récupérer sa voiture. Il remarque la pancarte

ÉCRIVAINS AU TRAVAIL  
NE PAS DÉRANGER!

que Tess veille à suspendre au portail.

Sur East Front, il achète le journal et s'installe à une table du Cornerhouse, le restaurant où il a ses habitudes. La terrasse offre une vue panoramique sur le détroit. En contrebas s'étend la Marina où est amarré son bateau. Il pense à Maryann, son ex-épouse, à leur dernière rencontre à Seattle entre deux séances de radiothérapie. Il la revoit entrer au luxueux Four Seasons où il l'a invitée à déjeuner. Tenue estivale, cheveux rassemblés en chignon et maquillage léger: «Quelle femme!» avait-il pensé comme s'il la rencontrait pour la première fois. «Tu rayannes! Et crois-moi, en ce moment, je m'y connais en rayons!»

Plus tard, il lui demande:

«Tu te souviens du Spudnut Shop?»

– C'est là qu'on s'est rencontrés. Ray, contrairement à toi, j'ai une bonne mémoire. Je me souviens de tous les détails. Jusqu'aux adresses et aux numéros de téléphone des endroits où l'on a vécu, et la liste est longue.

– Ah oui?

– C'était en juin 1955, un samedi, juste avant la fermeture. Tu venais chercher ta mère qui tenait la caisse. Tu portais un jean blanc et une chemise rouge. Mon premier et mon seul coup de foudre. J'avais honte. Après avoir vendu des beignets toute la journée, je n'étais pas fraîche. Tu avais dix-sept ans, moi quinze. Nous nous sommes revus après ton escapade au Mexique avec tes copains. Puis tu es parti travailler avec ton père, à Chester, en Californie. J'ai passé l'été et l'automne à t'attendre. Tu veux les détails?

– Je te crois sur parole!

– Je me passe le film en boucle, j'essaie de comprendre pourquoi les choses ont mal tourné. Que s'est-il passé? Est-ce qu'on a simplement cessé d'être des adultes responsables?

– À quoi bon revenir là-dessus? Nous avons fait du mieux que nous pouvions. Regarde devant, Maryann. Tout est possible encore.

– Facile à dire quand on connaît le succès et tout ce qui va avec...

– Je risque d'y rester cette fois.

– Oh, Ray, ne dis pas ça, je t'en prie. Tu dois garder espoir.

– Pardonne-moi, je n'ai pas toujours été à la hauteur. Je ne me rendais pas bien compte des dommages collatéraux. J'y ai beaucoup repensé ces derniers temps. Pardonne les mensonges, la violence, ce n'était pas contre toi.

– Dans un poème, je crois que c'est dans *Wenas Ridge*, tu as écrit: "*J'ai épousé une fille que j'aimais, et pourtant j'ai empoisonné sa vie.*" Eh bien ce n'est pas vrai! Je ne veux jamais que tu penses ça. La vie m'a peut-être empoisonnée, mais pas toi.

– Tu parles! Se retrouver avec deux gosses à pas même dix-huit ans, ça n'a rien d'évident. Je n'étais pas prêt. Et les études de Droit que tu n'as jamais pu entreprendre, quand j'y pense...

– Je te rappelle que j'ai fini par avoir mon diplôme!

– Ouais, quatorze ans plus tard, et pas celui dont tu rêvais... Et avec Chris et Vance, j'ai foiré sur toute la ligne. Je m'en veux. Mes propres tares, voilà ce que je leur ai transmis. Chris a été plus alcoolique que moi au même âge et avec Vance, nous n'avons jamais été aussi proches que quand on se foutait sur la gueule.

– Ne dis pas ça. Vous êtes amis maintenant et Chris s'en sort bien.

– Les choses sont comme elles sont, mais je dois admettre que tu es souvent passée au second plan. Tu as perdu une bonne partie de ta vie à tenter de sauver la mienne. Je foutais le feu partout où je passais. Dans ton cœur en premier lieu. Écoute, il me reste peu de temps. Je dois l'accepter. Tess, toi et les enfants

devrez l'accepter. Ma mère risque d'y laisser le peu de raison qui lui reste. Souviens-toi qu'en 77, à Cupertino, les médecins ne donnaient pas cher de ma peau... Ça fait onze ans. Onze ans de sursis. C'est déjà miraculeux... Je repensais aux livres que tu me ramenaient de la bibliothèque alors que je ne lisais que des polars de Mickey Spillane! Tu m'as tiré vers le haut, et j'étais lourd à porter. Et ces vingt dollars que tu avais trouvés pour m'inscrire aux cours par correspondance de l'Institut Palmer... Je sais ce que je te dois, Maryann. Oh, tu te souviens de la tête de ta mère quand tu lui as annoncé que j'étais plein d'ambition, que je voulais devenir écrivain!

– Celle de ton père n'était pas mal non plus: "Mais sur quoi est-ce que tu vas bien pouvoir écrire?"

– C'est vrai. Et il a ajouté "Écris sur quelque chose que tu connais! Pourquoi pas raconter nos parties de pêche." Je lui ai dit que j'essaierai. Après tout, "Écrire sur quelque chose qu'on connaît", reste un des meilleurs conseils pour quiconque veut raconter une histoire, non? J'ai été heureux avec toi, Maryann, je veux que tu le saches. Ouais, heureux et conscient de l'être.

– Ray, je t'en supplie, ne perds pas espoir. Si on se voit perdre, on perd. Tu vas t'en sortir. Tu as déjà déjoué des pronostics, non? Je vais te faire une apposition des mains, même si tu ne crois pas à ce genre...

– Au point où j'en suis, je suis prêt à tout tenter.»

Avoir parlé avec Maryann ce jour-là a été une bonne chose. En avalant une gorgée de soda, Ray revoit son regard plein de désespoir alors qu'elle le suppliait de croire à une guérison.

«Écoute Maryann, dans mon cas, tout ce qu'on peut faire, c'est gagner du temps. Combien? Personne ne peut le dire précisément. J'ai appris une chose essentielle, c'est à faire la distinction entre ce qui dépend de nous et le reste. Tu connais ce commandement des Alcooliques Anonymes: "*Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne puis changer. Le courage de*

*changer les choses que je peux changer. Et la sagesse d'en connaître la différence.*" On n'est pas loin d'Épictète! Arrêter de boire dépendait entièrement de moi, je l'ai compris. Quand on a passé sa vie une cigarette aux lèvres, difficile de faire l'étonné quand on vous annonce que vos poumons sont carbonisés.

– Mais les traitements d'aujourd'hui...

– Tu te souviens vraiment de tous les patelins où nous avons posé nos valises?

– Bien sûr. Août 1958, on quitte Yakima pour Paradise, Californie. Et là, c'est pas franchement le Paradis!

– Je me souviens des malles ficelées sur le toit de la vieille Chevrolet. J'avais la trouille qu'on les perde en route. Je remplissais le réservoir par moitié pour qu'il nous reste de quoi manger. Et les biberons qu'on chauffait sur le moteur brûlant!

– Tu peux rire. Tu étais grand et costaud, mais tu n'en menais pas large à l'époque.

– Aujourd'hui non plus, je t'assure. Je n'avais pas peur, non. Mais ce barda fixé sur le toit de la voiture pesait lourd sur mes épaules. Chris pleurait sur le siège arrière et Vance te donnait des coups de pieds dans le ventre. Il y avait de quoi être un peu anxieux. On était sans boulot, et la voie que j'avais choisie n'était pas la plus évidente. Combien de temps on est restés à Paradise?

– Un an... On est partis pour Chico après la naissance de Vance.

– Tu sais, j'ai revu John Gardner, juste avant sa mort. J'étais toujours intimidé. Il enseignait à Binghamton, je venais de m'installer à Syracuse. Nous avons déjeuné ensemble deux ou trois fois. Il m'a dit qu'il appréciait mes dernières nouvelles, j'ai été soulagé. Aucune critique ne comptait plus à mes yeux. Le décevoir aurait été terrible. Je lui ai avoué avoir mis le nez dans ses cartons de manuscrits et jeté un œil à sa correspondance. Il m'est arrivé de lui piquer un titre et des bouts de textes que j'arrangeais à ma sauce et que je remplaçais dans mes histoires. J'ai eu honte, mais ça l'a fait sourire.

– Mais Ray, il l'a toujours su. Ça l'amusait. Il me l'a dit.

- C'est pas vrai!
- Il t'a aussi surpris en train d'imiter sa démarche.
- Tu plaisantes?
- Pas du tout...
- Je croyais dur comme fer qu'à condition de travailler d'arrache-pied et de faire preuve de discernement, les choses finiraient par prendre tournure. Ça n'a pas été le cas. Le bon sens aurait dû m'inciter à prendre un autre chemin. Mais je ressentais cette faim, ce quelque chose à trouver en moi. Ma santé mentale en dépendait. La moindre publication m'incitait à continuer.
- Tu as eu raison. C'est ce qui fait la différence entre...
- Ouais, mais à quel prix.
- Mais Ray, je t'aimais tellement.
- Maryann, tu ne devrais pas...
- C'est vrai. Je t'aimais plus que tout au monde. Pardon, je m'étais juré de ne pas pleurer.
- Je n'ai pas tout oublié comme je le prétends parfois. Nous avons joué avec les cartes que nous avons en main. On s'en est sortis, et pas si mal que ça après tout.
- Oui, Ray, on s'en est sortis. »

## 9

1941. Ray a trois ans quand ses parents quittent Clatskanie, Oregon, et s'installent au 1515, 15<sup>e</sup> rue sud de Yakima. Quatre ou cinq adresses suivront. Depuis des générations, la famille Carver, originaire de l'Arkansas, bataille pour manger à sa faim, les parents de Ray ont repris le flambeau. Raymond Clevie Carver, affûteur de métier, a été embauché à la scierie de Cascade Lumber où son frère Fred, venu en éclaireur, a fait sa place. Ella, sa femme, tient la maison quand elle n'est pas vendeuse

ou serveuse dans les établissements de la localité. Le milieu est modeste, mais Ray ne manque de rien. Le boulot assure juste de quoi manger, mais la petite ville est tranquille, les coins de pêche et de chasse sont de premier choix. À l'image de ses vergers, la vallée de la Yakima est florissante. Mary et Frank, les grands-parents Carver, l'oncle Bill et la tante Vonda, les cousins, arrivent à leur tour dans l'espoir de vivre mieux.

L'enfance de Ray ressemble à celle d'Huckleberry Finn. La nature est un terrain de jeux inépuisable. Certains dimanches, le père emmène ses fils au stade. Les Yakima Bears sont mal classés, mais les trois kilomètres à pied valent la peine. Ray se verrait bien en joueur de base-ball professionnel. Il connaît les règles et les bottes secrètes des lanceurs. Avant et après le match, les pom-pom girls assurent le spectacle dans leur tenue affriolante. Casquette vissée sur la tête, Ray n'en perd pas une miette. Il hurle la devise des Bears : « *Clear eyes / Full hearts / Can't loose!* »

Ray a quinze ans. Il ne lit que des revues de chasse et de pêche, des westerns de Zane Grey, les romans de science-fiction d'Edgar Rice Burroughs, l'auteur de *Tarzan*, rien de sérieux. Chez lui, les livres sont rares et seul son père lit de temps à autre un roman policier pour se divertir après son boulot à la scierie. Quant à la Bible, perchée sur un meuble du salon, personne n'y touche. Ray l'ouvre parfois quand il est seul et seulement dans l'espoir de trouver le portrait d'une femme sensuelle ou une scène un brin voluptueuse qui mette le feu à son imagination. Depuis que sa mère l'a surpris en mauvaise posture, faire mine de s'intéresser à la vie des Saints ne prend plus.

Il écrit son premier récit, une partie de pêche. Il fait ça un soir, au retour du collègue. Cinq pages d'une traite.

La partie de pêche a eu lieu un samedi. Avec son père, levés à

l'aube, ils ont pris le chemin de Bachelor Creek qui coule en bordure de la réserve indienne de Yakima. Le jour se lève, les odeurs se répandent, à chaque pas les bottes de son père font comme un trou dans le silence. Ils se jettent des coups d'œil sans dire un mot. D'abord, il y a la frousse terrible quand son père glisse dans l'eau et qu'il est emporté par le courant sur cinquante mètres. Ce père qui le rejoint, trempé et rigolard, gloussant de voir son fils dans tous ses états. Puis vient le moment du petit-déjeuner englouti au soleil, crackers au beurre de cacahuètes, sandwiches au thon et soda, alors que les habits du père sèchent sur les branches d'un saule. Il y a son bas de ligne qui casse et que le père répare en un tour de main. Les grosses prises qui s'échappent et celles qu'il sort à l'épuisette après une bagarre et qui lui valent un « Bravo Froggy! » et une tape sur l'épaule, denrée plutôt rare à la maison. La perche vaillante qu'on remet à l'eau pour remercier la rivière de s'être montrée généreuse. La sérénade du père sur le chemin du retour, sûr qu'il sait nager, que se noyer dans un mètre d'eau : « C'est pas possible à moins d'être ivre mort! » La flasque de bourbon qu'il sort de la musette et dont il s'envoie une lampée. Si une photo avait été prise ce jour-là, la légende en serait : « Raymond Cleve Carver et Raymond Carver junior (dit Froggy ou Doc), Yakima, Washington, 1953. Retour d'une matinée de pêche. »

Ray repense à cette matinée où son père a failli mourir, au fil de nylon qui siffle dans l'air et aux mouches qui scintillent à la surface de l'eau. Au regard de son père avec sa lèvre inférieure gonflée par les asticots gardés au chaud, à l'excitation de sortir une truite saumonée, à la simple joie d'être là. Pêcher et chasser avec son père et ses copains est un de ses grands plaisirs. Rivières, lacs, marais, forêts, prairies, il est chez lui dans la nature. Un soir, il s'installe sur son lit et écrit son histoire. C'est encore mieux que ce qu'il croyait. En revivant son aventure, il en profite encore un peu, la savoure. Il pense déjà à une autre histoire, de

chasse cette fois, un récit plein de dangers, de lynx et d'oies sauvages qui s'envolent dans le crépuscule.

Sa mère prend son travail au sérieux. Sur une machine louée pour l'occasion, chacun à leur tour, à deux doigts, ils dactylographient ses brouillons. Ray envoie son texte à *Field and Stream*, le magazine de pêche auquel son père est abonné et dont il épiluche chaque numéro. Boulder, Colorado. Choisir l'adresse la plus proche parmi celles qui figurent dans la revue n'est pas judicieux. C'est celle du service des abonnements. Des semaines plus tard, les feuillets sont finalement retournés. Le manuscrit a voyagé et a été lu, c'est du moins ce que Ray espère. Il se le jure, d'autres histoires verront bientôt du pays.

Plus tard, *La grande rivière au cœur double* d'Hemingway lui met les larmes aux yeux. Il comprend si bien Nick Adams. C'est ce genre d'histoire qu'il veut raconter. Il va travailler, chercher les images, les mots et le rythme qui changent un événement apparemment banal en moments d'émotion et de poésie, un truc qu'on n'oublie pas. Dans sa famille, personne n'est allé à l'école au-delà de quatorze ans, seuil légal de la scolarité obligatoire.

Ray veut devenir écrivain.

## 10

Quand le fils Moriarty qu'on entend hurler à travers le champ de foire et tout au long de la rue tambourine à la porte des Carver, bien des mères du quartier sont soulagées. Le cœur d'Ella, lui, manque de flancher. À bout de souffle, pâle comme un linge, le gamin bafouille que Ray vient d'avoir un terrible accident, la scène se passe au bord de la rivière. Le père se précipite

vers la petite plage où les gamins du coin passent leurs après-midi d'été. Allongé au pied d'un arbre, la jambe entaillée jusqu'aux tendons sur près de vingt centimètres, Ray s'attend à écoper d'une double peine quand son père déboule le visage fermé et les dents serrées. Il jure qu'il n'y est pour rien, que c'est la faute d'un foutu clou qui dépasse du radeau, et se met à sangloter.

Au bord de la route de Selah, sous un soleil de plomb, le père porte Ray, le pouce levé, jusqu'à ce qu'une voiture s'arrête et file en direction du Memorial Hospital. Ray tremble comme une feuille au vent. Il n'a jamais mis les pieds à l'hôpital, tout l'impressionne. Quand le médecin déboule avec sa calotte et son masque, il supplie qu'on ne lui coupe pas la jambe. Le temps des quarante points de suture, il s'accroche au biceps de son père. Il ferme les yeux, et alors que son père promet de foutre le feu à ce satané radeau, il sent sa main épaisse passer dans ses cheveux. « Ça va aller, Junior, ça va aller. » La voix se fait douce et calme : « Ça va aller maintenant. »

Quand il n'est pas à l'école, Ray passe son temps à pêcher et à jouer dehors avec ses copains. Sans ce problème de poids qui le complexe, il serait plutôt heureux. Pas facile d'être le balourd de service, de passer son temps à se bagarrer avec ceux qui se moquent de lui. Un jour, en rentrant de l'école, il demande à sa mère ce que veut dire *obèse*. Il manque de confiance en lui, ce qui n'aide pas avec les filles. Il se dit qu'à part ses parents, personne ne l'aimera jamais. Il s'entend bien avec son petit frère James de cinq ans son cadet avec qui il partage sa chambre. Dans une lettre à Santa Claus, il écrit : « N'oublie pas mon petit frère James ! »

Le père Carver est du genre taciturne et pas toujours commode, surtout quand il a bu un coup. Sa femme en sait quelque chose. Certains soirs, ça barde à la maison. Mais Ray le voit comme un héros dont il cherche la complicité et l'estime. Il aime quand son père se met à raconter des souvenirs d'enfance, des histoires

qu'il a lui-même entendues de la bouche de ses ancêtres et dans lesquelles toute la famille Carver entre en jeu. Ces vies sont des romans. Ray n'en perd pas une miette.

La mère de Ray allume des cierges à l'église St Paul et prie pour que son mari ne les abandonne pas pour les rangs de l'armée. Ce qu'elle regrette, après leurs disputes. Grâce à sa spécialité, le père Carver, sursitaire, échappe à l'incorporation. Il suit l'évolution du conflit dans le *Yakima Herald Republic*.

Une jeunesse américaine dans un foyer modeste, à la campagne, dans les années quarante. Ray est là où il est, fait ce qu'il fait, sans trop se poser de questions. Il écoute et observe avec curiosité, sans se douter qu'il tient là un vivier d'expériences, d'anecdotes, de sensations. Au gré des hivers plutôt rudes, quand les fumigènes des vergers alentour laissent des auréoles autour du nez, des étés brûlants, temps des récoltes et des journées sans fin, puis des demi-saisons, faites pour la pêche et la chasse, Ray prend confiance en lui. Il grandit, s'affine, et travaille sa coupe de cheveux à la brillantine. Sans encouragements particuliers, il entre au lycée.

## 11

Après les cours, lors des virées en voiture avec les copains plus âgés ou au Playland, le dancing du samedi soir, Ray oublie l'école et la corrida qui reprend entre ses parents dès que son père force sur la bouteille ou que sa mère tombe sur un tube de rouge à lèvres qui ne lui appartient pas sous le siège arrière de la Ford 38. Après avoir été un rêve, cette bagnole est devenue un cauchemar. La dernière fois, des cheveux roux sur un col de chemise ont mis le feu aux poudres. « Seule une traînée peu

porter une couleur pareille! Espèce de sale coureur alcoolique! Un jour, mes nerfs vont lâcher, tu auras ma mort sur la conscience.»

Les relations entre ses parents se dégradent. Les disputes sont courantes. «Se marier trois semaines après s'être rencontré, tu parles d'une folie!»

Raymond et James sont sensibles aux tensions qui plombent le quotidien. Si Ella déclare à tout bout de champ avoir les nerfs qui lâchent, Ray connaît le sens du drame et la solide santé de sa mère. C'est pour son père qu'il s'inquiète.

Un jour pas comme les autres, on lui annonce: «Doc, avec ta mère, nous avons réfléchi et on se disait qu'il serait peut-être mieux pour toi et ton frère d'aller vivre quelque temps chez tante Vonda. C'est plutôt agité ici, tu vois bien. On ne sait pas trop ce qui va se passer. Tu comprends?»

Ray ne comprend pas bien, mais il ne dit rien. Puis une nuit, il entend sa mère balancer le mot divorce à la figure de son mari. La contre-attaque est immédiate: «Plutôt deux fois qu'une!»

Après des jours plus calmes, il n'est plus question de partir. Jusqu'à ce que la valse reprenne.

Le week-end et pendant les vacances scolaires, Ray travaille comme magasinier au Woolworth's du centre-ville. Très tôt, il gagne quelques dollars en cueillant des pommes. Un boulot harassant, payé une misère. Il écrit là-dessus dans le journal du lycée. «Premier job: cueilleur de pommes. Pire job: le même. Les pommes de la colère». Avec l'argent des enjoliveurs «empruntés» à un pick-up dernier cri, il s'achète une chemise rouge. Son rêve? S'offrir une voiture et faire une virée au Mexique avec ses copains: tacos, Corona et señoritas à volonté!

La découverte, en classe, de la poésie de William Carlos Williams est une révélation. Il décide d'écrire des poèmes du même

genre. Après des heures passées sur son cahier, en vain, il comprend pourquoi le poète américain l'enthousiasme. «Ça paraît simple, on pense que c'est facile, et pourtant, dès qu'on essaie, les mots vous échappent. Ce qu'on voudrait dire recule comme une pierre sous l'eau claire.»

À l'adolescence, la différence d'âge avec son frère les éloigne peu à peu. Yakima est un immense terrain de jeux et d'aventures où, en compagnie de Dick, King et Jerry, il maraude, combine, prend des cuites, drague les filles, le tout autant que possible et en toute insouciance.

## 12

Réveillon du nouvel an 1953.

Jerry, Dick et King arrivent au 5 de la Onzième Avenue. Ray, tiré à quatre épingles, s'impatiente depuis une demi-heure à la fenêtre du salon. Les copains saluent Madame Carver qui sort sur le perron et s'assure que son fils n'a pas raconté de sornettes. Elle adresse les recommandations d'usage: faire attention sur la route et surtout, ne pas boire d'alcool. Jerry, le plus âgé, est désigné responsable. Ce qui fait ricaner Dick et King avachis sur le siège arrière. Jerry s'en sort à merveille. «Soyez tranquille Madame Carver. Mon père a promis de passer faire un tour dans la soirée pour jeter un œil et s'assurer que sa Buick est en bon état. Ma mère a été claire: "Au moindre faux pas, tu arrêtes tout et tu les emmènes passer la nuit au poste." Autant vous dire qu'on va se tenir à carreau! Encore une fois bonne soirée et tous nos vœux à Monsieur Carver!»

Sitôt le carrefour de Mead Avenue derrière eux, les quatre copains éclatent de rire et font circuler les cannettes de bière.

L'improvisation de Jerry a bluffé tout le monde. «La nuit au poste!» répète King sur un ton sérieux. «Voilà ce que ma mère... Oh Jerry, si tes vieux t'avaient entendu! Dire qu'ils croient que leur voiture est au garage!» Les pieds sur le tableau de bord, une cigarette au bec, Ray glousse à n'en plus finir.

À l'entrée de Moxee, Jerry reprend ses esprits pour rejouer son numéro de charme. La bière a échauffé tout le monde. Le père de Jenny est un coriace. Jenny, c'est la nouvelle fiancée de Ray.

Jerry et Ray ajustent leur veston. À l'arrière, on planque le stock de la soirée, bières et cigarettes. Chacun a son rôle. Jerry va parler, Ray, en retrait, acquiescera poliment pendant que les deux autres opineront du bonnet en souriant. Jerry, en plus d'être le plus âgé, se trouve être le fils du chef de police Butler, connu et respecté des habitants du comté. Le père de Jenny est clair. «Pas d'alcool. Pas d'excès de vitesse. Aucune mauvaise manière et retour à deux heures du matin.» En cas de problème, il sait à qui faire son rapport. Comme convenu, Jerry parle et Ray affiche son plus beau sourire. «Soyez tranquille, Monsieur Anderson, mon père a promis de passer faire un tour dans la soirée. Ma mère a été claire: "Au moindre faux pas, tu arrêtes tout et tu les emmènes passer la nuit au poste!" Autant vous dire...» À cet instant, une voix nasillarde s'échappe de la voiture «... qu'on va s'amuser sagement, soyez tranquille!» Ray se mord les lèvres pour ne pas éclater de rire.

«Qui sont les petits rigolos dans la voiture?»

– Oh, King et Dick, des camarades de classe de Jenny, tout comme Raymond, que vous connaissez. Bonne soirée et tous nos vœux à Madame Anderson!»

Sous les yeux du père Anderson, Jerry, les jambes en coton, fait craquer la première, le moteur tousse, les éclats de rires et les cris de victoire s'entendent du dehors.

La Buick enfumée fonce sur la route de Selah. Ray a rejoint Jenny à l'arrière. 110 à l'heure, Jerry bat son record, Dick ouvre une bouteille. En point de mire, le Playland recouvert de guirlandes électriques clignote comme une soucoupe spatiale posée en plein champ. Le dancing est plein à craquer. L'orchestre joue fort et la chaleur est intenable. Tout le monde est excité. Jenny ne veut plus que Ray l'embrasse parce qu'il est allé vomir et qu'il ne sait plus ce qu'il dit. L'orchestre joue la musique des frères Dorsey, l'ambiance est électrique. À minuit, sous une pluie de confetti, les copains vident la dernière bouteille et dansent en se tenant par les épaules. Les yeux fermés, le sourire béat, Ray se laisse porter, il ne tient plus debout. La musique lui parvient de très loin, il décolle de terre.

Jenny donne l'alerte. Ray, sorti pour se soulager, est allongé dans la neige, les bras en croix et le pantalon en bas des pieds. Jerry le secoue et lui barbouille le visage de neige. Ray est dans les vapes, il tient la première cuite de sa vie.

Ray émerge au petit matin à l'arrière de la Buick. Avant de repartir s'amuser, Jerry a été catégorique: «Pas question de le ramener dans cet état. Le père Carver nous ferait la peau.» «Je ne me souviens de presque rien, dit Ray. Sinon que je me croyais en été, l'air était doux et j'étais bien, allongé dans ce champ de houblon à compter les étoiles filantes.»

Dès que l'occasion se présente, Ray invite ses copains chez lui, pour jouer au poker, boire des bières et écouter du jazz à la radio. Charlie Parker a sa préférence. Jeu endiablé et sens de la mélodie, le gars a tout pour lui plaire.